

La poésie et quelques questions

Pierre Nepveu

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

Divergences : la littérature québécoise par ses écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30819ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (1977). La poésie et quelques questions. *Liberté*, 19(3), 87-91.

pierre nepveu

la poésie et quelques questions

Jamais la poésie québécoise n'a été en tel mal de violence, jamais elle n'a sabré avec autant de joie dans toutes les formes établies, les tabous, les institutions, les représentations de toutes sortes. Certes, il persiste une tradition moins iconoclaste ; le fil déroulé par les poètes de la génération précédente se prolonge chez de plus jeunes, comme en témoigne un poète du calibre de Michel Garneau ou la revue *Estuaire* que Morency, Royer et quelques autres animent du côté de l'île d'Orléans. Il faut toutefois reconnaître qu'il se brasse de tout autres affaires dans les jeunes milieux poétiques montréalais. Les années 70 auront été celles de la grande insurrection, désarticulant à qui mieux mieux tout ce que l'on désignait jusque-là comme LA poésie. Non pas que la violence fût absente auparavant ; mais elle se coulait volontiers dans de somptueuses métaphores, ne « s'appopulaçait » que rarement, comme chez Chamberland, ne se niant comme projet poétique que par un détour qui la ramenait au poème, selon une quête mythique de l'origine au sein de la terre-mère d'où surgirait un nouveau monde. Le nouveau monde de Chamberland passe désormais par la révolu-

tion sexuelle, violemment transgressive, bien que rejetant en définitive toute idée de transgression ; il s'énonce dans le mot d'ordre, la prose didactique, le collage de citations.

Si l'on parle ici de Chamberland, c'est que son évolution, plus que celle d'aucun autre poète québécois, est hautement significative de ce qui s'est passé depuis une dizaine d'années dans le champ poétique d'ici. Comme il y a de plus en plus de romanciers qui n'écrivent pas de romans, il y a de nombreux poètes qui n'écrivent plus de poèmes. Il ne s'agit pas seulement d'une forme tout extérieure, souvent trompeuse ; c'est une mentalité : refus de se laisser prendre par les mots, de se livrer à leur rythme ou leur chant, attitude foncièrement critique, qui en ramène plusieurs vers la prose, voire une forme de roman : Michel Beaulieu, Nicole Brossard. Il n'est pas exagéré de dire que la poésie est entrée dans son « ère du soupçon ». On n'a certes pas tout dit lorsque l'on remarque que les poètes de 1960 écrivaient des poèmes alors que ceux de 1977 donnent des « textes ». Il faudrait ajouter que le « texte » est avant tout une violence exercée sur le langage, et que, sous sa forme actuelle, cette violence, loin d'indiquer une valorisation du langage pour lui-même, est au contraire inséparable du sentiment exaspéré de son impuissance. Le travail sur les signifiants, d'inspiration ludique, peut sembler contredire ceci, mais en fait, il constitue une distanciation ironique par rapport aux mots, l'ultime raffinement d'une conscience qui a « perdu la foi » en eux.

De là à dire que la poésie québécoise connaît une période de décadence, il n'y a qu'un pas, qu'il faut sans doute franchir, tout en se gardant de tout pessimisme : il est normal que la poésie parcourre des cycles, qu'elle passe par des périodes de recherche qui préparent un renouvellement. Pour l'instant, on peut toutefois remarquer la rapidité avec laquelle, ces dernières années, le neuf, le subversif a fait école et s'est usé jusqu'au poncif. Curieusement, la poésie, qui est, de tous les arts du langage, le plus tourné vers la pure innovation, est aussi celui qui tombe le plus aisément dans l'académisme et la stérilité. Les exemples de cela abondent ; il y en a eu à l'époque de l'Hexagone, il y en a plus encore à l'ère des *Herbes rouges*, cette revue qui représente pourtant

ce qu'il y a de plus dynamique dans la nouvelle production.

Il ne saurait être évidemment question de nier l'apport positif de l'évolution des dernières années : dans beaucoup de cas, le poème a élargi son lexique, du côté d'une modernité qui est pour la plupart d'entre nous une expérience quotidienne ; du côté aussi d'un langage plus québécois, surgissant parfois avec violence ou même grossièreté chez plusieurs jeunes poètes. Ces phénomènes réagissent heureusement contre une tendance constante du langage poétique à se figer dans un certain registre. Toutefois, je ne crois pas qu'il soit injuste d'affirmer que l'ennui accable fréquemment celui qui suit d'un peu près la production poétique actuelle, même, et c'est révélateur, devant ce qui se veut le plus choquant. Je ne vois pas à cela d'autre raison qu'un divorce très marqué chez nombre de poètes entre l'écrire et le vivre ; si la poésie n'est pas un *besoin* pour celui qui l'écrit, comment pourrait-elle le devenir pour les lecteurs ? Mais plus gravement, se pourrait-il qu'à ce moment-ci de notre histoire, nous n'ayons tout simplement pas *besoin* de la poésie ? Question scandaleuse pour certains, et qui ne touche sans doute pas tant la nécessité de la poésie, sa permanence dans l'histoire, que la qualité même de nos vies et de notre rapport au réel.

Tout se passe comme si la poésie éprouvait de plus en plus de difficulté à se vivre comme totalité, à rejoindre en nous ce qu'il y a de plus essentiel. Que certains secteurs de la production actuelle tendent à s'identifier à des causes ou à des formules (libération sexuelle, féminisme, lutte des classes, « trip cosmique »), si valables soient-elles, paraît confirmer cet émiettement, qui n'est pas nécessairement le signe d'une saine diversification. La poésie semble alors redevenir un instrument, une arme, elle s'embourbe volontiers dans les lieux communs théoriques, elle s'énerve dans une violence qui tourne à vide, qui ne détruit plus rien à force de prétendre tout détruire.

A cet égard, rien ne me paraît plus ambigu que l'insistance extrême que tant de jeunes poètes actuels mettent sur l'érotisme, un érotisme exacerbé ou humoristique, parfois obsessionnel, en nette rupture avec celui de la génération précédente, que ce soit chez Ouellette ou même Paul-Marie

Lapointe. Naturellement, les justifications théoriques, comme toujours, ne manquent pas : le texte est une pratique désirante, la libido est la grande énergie dé-structurante, à l'oeuvre dans toutes les formes sociales mais canalisée par elles (le politique, l'économique, l'art, etc.) : citons Lyotard, Deleuze, Barthes, et d'autres. Toute cette pensée offre un potentiel extrêmement dynamique, elle est la saine critique d'un structuralisme qui se meurt de ses propres excès taxonomiques. Mais hélas, on ne fait pas plus de poésie valable avec de bonnes idées qu'on en fait avec de bons sentiments. Cette pensée de la dissolution devient aisément complaisance dans l'informe, jeu à fleur de peau ou travail monotone sur le texte et le corps, le corps et le texte, etc. Surtout, il se pourrait bien que cet érotisme, qui se veut aux antipodes de celui que véhicule tout l'appareil capitaliste, avec ses slogans stupides du genre « propre égale sexy », soit en définitive tout le contraire d'une subversion et constitue un repli sur un nouveau mythe des origines, sous le signe du tout-puissant dieu-désir. Ce jugement est certes trop global, il faudrait le nuancer ; il questionne en tout cas à bon droit une des bases de la nouvelle écriture ; si notre société de consommation, au Québec comme ailleurs, se fonde non sur des besoins, mais sur le désir et le jeu, comme l'a affirmé le sociologue Baudrillard, alors on peut se demander si une poésie elle-même axée sur le désir et le jeu (même d'une autre manière) ne joue pas avec le feu et ne risque pas de perdre toute validité.

Plus généralement, où en sommes-nous et vers quoi allons-nous ? Les faiblesses de notre production poétique des dernières années — qui n'excluent évidemment pas des réussites incontestables — ne me semblent pas seulement provenir d'une phase particulière de notre évolution collective mais aussi d'un problème général de notre époque : ce problème, il semble bien que ce soit un affaiblissement de plus en plus marqué de notre capacité de *questionner*. La qualité d'un rapport au monde se mesure par la profondeur et l'ouverture des questions posées ; or les questions de la société moderne, on l'a dit, se spécialisent sans cesse, elles deviennent des causes à défendre ou la poursuite d'intérêts particuliers, où

la réponse est le plus souvent donnée d'avance, sous forme d'objectif à atteindre. C'est dire qu'il s'agit aussi d'une société ultra-politisée, une société plus soucieuse de réponses que de questions.

C'est ce pouvoir du questionnement, au sens le plus large, qu'il faudrait peut-être retrouver. Or la poésie la plus forte est toujours interrogante ; elle est, comme le suggère Heidegger dans son dernier livre paru en français, plus une écoute qu'un discours, elle est la parole qui s'écoute. C'est sans doute ce que rejoint la formule de Paul-Marie Lapointe selon laquelle la poésie « recherche l'âme de l'homme, l'âme du réel », et qu'on aurait bien tort de considérer comme spiritualiste ou idéaliste.

Dès lors, ce qu'il faut se demander au sujet des prochaines années, ce n'est pas tant si nous verrons ou non apparaître de grandes oeuvres mais si nous pourrons vivre la poésie comme nécessité, comme ouverture passionnée sur le réel. A cela, je ne pense pas que les poètes seuls puissent répondre.

Décembre 1976